

« J'ai remis à M. l'Intendant une grande quantité de plants des deux épiceries fines. »

Journal de Provost, mission secrète aux Moluques (Mai 1769 – juin 1770)

Un document des Archives Nationales. A.N. Col C/4/27

Le 30 juin 1770 : Joint à la lettre de Poivre du 20 juillet 1770 : Extrait journal de Provost parti sur *le Vigilant* le 17 mai 1769 de Bourbon et de retour à L'Isle de France le 25 juin 1770 sur *l'Etoile du matin* avec quantité de plants et graines de géofle et de muscade.

Départ le 17 mai 69 sur *le Vigilant* commandé par Trémigon. *L'Etoile du matin* commandée par Etcheverry les rejoint à Achem. Vaine attente à Quéda des Bouguis jusqu'au 9 août. Route sur Manille, escale jusqu'au 15 janvier 70. Descente sur les Moluques : Sambuagan, Yolo, Miao. Vaines recherches. Provost passe sur *l'Etoile du matin* et se dirige au cœur des Moluques à Céram, tandis que Trémigon va sur Timor. Suite à des renseignements fournis lors d'une escale à Saway, route sur Géby, centre des îles où poussent les épiceries. Le 6 avril, arrivée à Géby pour en repartir le 24 après avoir rempli sa mission, mais avoir dû apaiser le Roi de Patany pour avoir enlevé les plants sans son autorisation. Rencontre d'une escadre hollandaise à la sortie du détroit de Bouton, monté à bord, ruse, Arrivé à l'Isle de France le 25 juin 1770.

=====
[Joint à la lettre de Poivre au ministre du 20 juillet 1770]

Extrait du Journal de M. Provost chargé d'une mission secrète,
conjointement avec M. de Trémigon, lieutenant des vaisseaux de Sa Majesté.

Je suis parti de l'Isle de France le 17 mai 1769 sur la corvette du Roi *le Vigilant* commandée par M. de Trémigon, et après avoir relâché à Pondichéry et à Achem, où le bateau *l'Etoile du matin* nous rejoignit, comme on en était convenu, nous nous rendîmes à Quéda.

Les promesses qu'on m'y avait faites à mon voyage précédent, et qui devaient être remplies dans le courant de juillet, m'y retinrent jusqu'au 9 août. La mousson qui s'avavançait alors nous força d'entrer dans le détroit de Malacca, et après avoir pris des mesures pour ne pas rendre inutile l'arrivée des Bougis que j'attendais à Quéda, nous en partîmes pour aller aux Philippines. J'ai eu l'honneur de rendre compte à M. le duc de Praslin de mes opérations à Manille. J'y ai fait pendant un assez long séjour des observations que je crois utiles, mais qui sont étrangères à mon sujet.

Nous sortîmes de Cavite¹ le 15 janvier 1770. Je ne voulus pas quitter l'archipel des Philippines sans avoir pris à Sambuagan des arrangements qui m'assuraient le succès d'une autre expédition si celle-ci manquait, et nous fûmes ensuite à Yolo [Jolo].

Je dois à l'amitié du sultan de cette île pour M. Poivre, le bon accueil que j'en reçu. Ce prince est plein d'esprit et de connaissances. Il m'entretint de divers objets de commerce très intéressants, et me donna une lettre pour S. M. que j'aille remise à M. Poivre.

D'Yolo nous fîmes voile, suivant nos instructions vers l'île de Miao. J'y descendis, et après trois jours de recherches infructueuses, je me rembarquai sur *le Vigilant* qui avait louvoyé pendant tout ce temps avec *l'Etoile du matin*, sans avoir pu trouver de mouillage.

Nous continuâmes notre route pour nous rendre à Céram, et de là à Timor, comme il nous était ordonné. M. de Trémigon me communiqua alors ses réflexions sur le peu de temps que nous laissait la

¹ Cavite : port dans la baie de Manille.

saison déjà très avancée, et sur l'impossibilité qu'il y aurait d'aller à Timor si nous nous arrêtons à Céram. Il tint un conseil qui fut unanimement de cet avis. Alors voyant qu'il y avait bien moins d'espérance de réussir à Timor qu'à Céram qui est au centre des îles qui produisent les épiceries, je pris mon parti, et je demandai à M. de Trémigon de passer sur *l'Etoile du matin*, résolu de ne point quitter prise sans avoir rempli l'objet de ma mission. En conséquence il donna un ordre à M. D'Etcheverry, capitaine du bateau qui lui enjoignait d'exécuter ponctuellement tout ce que j'exigerais de lui pour le service du Roi, et je quittai *le Vigilant* le 12 mars 1770.

Je fis aussitôt route pour Céram, et pour m'informer tranquillement de l'état du poste de Saway², je fus mouiller à Wayen. Ce petit village est habité par des aborigènes soumis aux Hollandais. Ils firent quelques difficultés de m'y laisser descendre, mais sous prétexte d'y faire de l'eau, j'y pris les connaissances que je désirais : je sus qu'il n'y avait à Saway qu'une garnison de 12 hommes, la plupart Français, et je m'y rendis tout de suite.

On s'opposa d'abord à mon entrée dans le port. Le sergent qui y commandait me communiqua des ordres rigoureux de la Compagnie de Hollande, qui lui défendaient d'y recevoir aucun navire étranger. Je lui dis que les courants m'avaient contraint de relâcher à Saway, que j'avais un besoin pressant de rafraîchissements, et que s'il me les refusait, la nécessité me forcerait à me les procurer. Ces raisons l'ébranlèrent et quelques présents firent le reste.

Je fis le plus lentement possible de l'eau et du bois dont je n'avais pas besoin, et j'appris pendant ce temps que les Hollandais avaient achevé de détruire tous les plants de gérofliers et de muscade, dans cette partie de Céram. Je fis aussi connaissance avec un vieux soldat français établi depuis 30 ans aux Moluques. Il me peignait quelque fois de la façon la plus touchante ses regrets d'avoir quitté le service de son roi. Je profitai de son amour pour la patrie pour l'engager à me confier un de ses fils. Il y consentit. C'est un garçon de 20 ans, né sous le géroflier et la muscade, et dont l'acquisition nous est importante. Je permis aussi à un Français qui mourait d'envie de revoir son pays, de s'embarquer sur le bâtiment du Roi.

Je fus averti que les bâtiments hollandais qui croisent dans ces parages étaient attendus sous peu de jours à Saway : je fis aussitôt voile pour un village à l'est de cette baie, où un vieillard de mes amis m'avait indiqué de me rendre pour m'y donner des éclaircissements. Il me fit entrevoir des obstacles sans nombre à mon dessin d'aller entre Amboine et Céram, et me fit naître celui de me rendre à Géby parce que j'y serai à portée de l'île de Patany, de Maba et Weda qui sont toutes remplies des épiceries désirées. Je sus aussi que leurs habitants avaient secoué le joug des Hollandais, et cette circonstance me détermina.

J'arrivai à Géby le 6 avril. L'horreur des peuples des Moluques pour les Hollandais rejaillit sur les autres nations européennes qu'ils ne connaissent guère.

Les habitants de Géby me reçurent avec défiance. La douceur de mes procédés les gagna, et ils devinrent bientôt mes amis, au point de hasarder leur vie pour me chercher à Patany des plants de muscade et gérofle dont ils m'apportèrent leurs pirogues chargées.

Ils m'apprirent avec consternation que le roi de Patany, indigné de l'enlèvement qu'ils avaient fait sur ses terres, les avait menacés de venir incessamment les en punir. Je dis à M. d'Etcheverry de mettre son bateau en état de défense, et je fis fortifier le mieux que je pus la maison que j'avais prise à terre.

Peu de jours après on vit entrer dans la rade la flotte du monarque irrité qui m'envoya sur le champ un ambassadeur. Il me demanda fièrement de quel droit j'avais fait enlever des plants sur les terres de son maître qui était venu lui-même exterminer les habitants de Géby pour men avoir procuré

² Saway : Petit poste hollandais sur l'île de Céram

le moyen. Je lui répondis avec douceur que j'ignorais où l'on avait pris les arbres qu'on m'avait apportés ; que loin de vouloir offenser son roi, mon dessein était d'aller incessamment à Patany lui demander son amitié ; que je savais qu'il s'était soustrait à la domination hollandaise, et que je désirais lui proposer une alliance avec les Français. Un riche présent me rendit persuasif. L'ambassadeur s'adoucit, et me promit de me rendre son maître favorable.

On m'annonça bientôt après la visite de ce prince. Il entra, suivi d'une cour nombreuse, et me prit la main d'un air affable. Il m'entretint des possessions des Hollandais aux Moluques et de la dureté de leur gouvernement. Il me dit qu'il n'était plus sous leur puissance, mais qu'il était tributaire de l'empereur de Tidor que l'argent des Hollandais retenait dans leurs intérêts, sans affaiblir la haine intérieure qu'il leur portait. Il me proposa de bâtir un fort, et de former un établissement dans ses états, et il me demanda avec insistance un pavillon français. Je le lui donnai, j'obtins le pardon des habitants de Géby, j'élevai jusqu'au ciel la clémence du roi de Patany, je dis bien du mal des états généraux, et je lui fis un très beau présent avec lequel il s'en alla content.

La crainte de quelque trahison, et le renversement de la mousson qui nous eut bloqués pour 6 mois dans l'archipel des Moluques me firent songer à mon départ de Géby. Le roi de cette île y parut très sensible. Il me chargea d'offrir son pays au roi de France, de lui dire qu'il se regardait désormais comme son vassal. Je lui laissai un pavillon blanc, et après avoir pris les arrangements pour une autre expédition, s'il était nécessaire, je partis de Géby le 24 avril.

Mon dessein était, pour éviter toute rencontre de gagner avec le reste de la mousson, l'ouest de l'île de Bouro, et de passer à l'est de Bouton [Button] pour sortir ensuite par le détroit de Bâly ou par celui de Lomboc, mais le mauvais temps nous força d'entrer dans le détroit de Bouton.

Nous étions sur le point d'en sortir, lorsqu'en doublant la pointe qui forme la rade de ce nom, nous y aperçûmes 5 bâtiments hollandais armés en guerre : notre passage y occasionna de grands mouvements. Nous vîmes bientôt s'avancer vers nous, à force de rames, une chaloupe armée. Je fis promptement cacher avec soin tout ce qui pouvait indiquer le but de notre voyage, et je fis mettre au pied du mât deux pavillons, l'un français et l'autre hollandais, prêts à hisser suivant les circonstances. Le vent nous était favorable, et je me flattais quelque temps du bonheur d'échapper à cette visite ; mais le calme qui survint donna tout l'avantage aux Hollandais. Je fis alors arborer la flamme et le pavillon français, et un moment après nous fûmes abordés par la chaloupe. Je ne laissai monter à bord que deux officiers qui la commandaient, et je dis à M. d'Etcheverry de forcer de voiles. Ces Messieurs débutèrent par me prier de mouiller. Je leur dis que c'était mon intention parce que j'avais le plus grand besoin de rafraîchissements. Ils me demandèrent ensuite d'où nous venions et où nous allions. Je leur répondis que je faisais route pour Batavia et que je demandais à leur commandant des lettres pour cette colonie. Je les priai de m'apprendre à leur tour ce qu'ils faisaient à Bouton. Ils me dirent qu'ils y étaient depuis 3 mois sans savoir pourquoi, et qu'ils étaient partis en escadre de Batavia. J'allongeai le plus que je pus la conversation que je m'efforçais de rendre intéressante. Mais s'apercevant enfin que nous ne faisons pas le moindre préparatif pour mouiller, et qu'au contraire nous allions très vite, ils se rembarquèrent malgré toutes nos instances, et nous avons perdu leurs vaisseaux de vue avant qu'ils eussent pu les rejoindre.

Cette rencontre me détermina à passer par le détroit de Combava³ qui n'est pas fréquenté. Nous en sortîmes heureusement, et nous sommes arrivés à l'Isle de France le 25 juin 1770 où j'ai remis à M. l'Intendant une grande quantité de plants et graines des deux épiceries fines dans le meilleur état, ainsi qu'il est constaté par le procès-verbal du 27 juin.

³ Nom ancien : l'île de Combava s'appelle aujourd'hui l'île Sumbawa. Le détroit de Combava entre île de Combava et l'île Lombok/Lomboc était peu utilisé, le détroit de Lombok, entre l'île de Lombok et l'île de Bali étant plus aisé.

Au Port-Louis Isle de France le 30 juin 1770.

* * *